16. Val-Richer, Samedi 5 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

Autoportrait, Discours autobiographique, Discours du for intérieur, Musique, Relation François-Dorothée, Religion, Santé (Dorothée)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants

Ce document *est une réponse à :*

 16. Stafford House, Samedi 29 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Collection 1837 (7 - 16 août)



19. Paris, Hôtel Bristol place Vendôme, Mardi 8 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

est une réponse à ce document

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1837-08-05
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN

(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Incipit

- peut-être déjà en route pour Paris.
- Vous êtes en France

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°40/63-64

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 75-76, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/271-277

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°16. Du Val-Richer, Samedi 5 août.

Vous êtes en France, peut-être déjà en route pour Paris. Cette lettre-ci va vous à chercher. Puis, j'irai moi-même. J'espère savoir bientôt avec certitude, quel jour vous y arriverez. Je dis avec certitude, comme si vous n'étiez pas souffrante, comme si la mer était toujours calme, la poste toujours régulière. Je me parle comme à un malade, avec une confiance que je n'ai pas. Je m'attends au contraire, ces jours-ci à d'amères impatiences. J'ai eu hier, en partant de Caen votre N°16, peut-être le dernier d'Angleterre, car il va jusqu'au lundi 31 et vous avez dû partir le mardi. Peut-être aussi m'aurez-vous écrit de Broadstairs. Vous n'aurez pas attendu jusqu'au jeudi ou vendredi, jour de votre arrivée à Boulogne.
Je vous fais assister à tous mes calculs. Ce n'est pas vrai. J'en retranche beaucoup. Enfin, que je vous sache rétablie à Paris, et pas trop fatiguée. Ce sera un pas immense. Vous êtes donc maigrie, changée, vous avez de la fièvre. Il y a en sentiment douloureux, abattu dans toutes vos paroles même dans les plus douces paroles. Je vous regarde d'ici ; je vous écoute ; je veux voir ce qui se passe en vous, au fond de votre santé. Dearest, que Dieu vous garde, et vous soigne et veille sur vous à toute heure ! Nous avons tant souffert l'un et l'autre avant de nous rencontrer! Il ne se peut pas que nous soyons destinés à devenir, l'un pour l'autre, une cause de souffrances nouvelles.
J'en devrais être bien désabusé, cependant, je ne puis me persuader que notre cœur soit sans pouvoir sur le sort, la santé, la vie de la créature, à qui il se donne, que cet élan si passionné si continu, de toutes les pensées, de tous les vœux ne monte pas aussi haut qu'il faut monter pour se faire entendre et obtenir quelque chose. Personne n'est plus convaincu que moi que les décrets de la Providence sur chacun de nous sont un mystère, un mystère impénétrable aux plus perçants, aux plus ardents regards humains. Mais précisément parce qu'il y a là un mystère nous ne pouvons, nous ne devons jamais être sûrs que nos efforts et nos désirs soient vains. J'ai vu le succès manquer aux plus tendres soins aux plus vives prières. Mais

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/902?context=pdf

j'ai vu aussi le salut venir à leur suite. Et qui sait ? … Madame les ténèbres, nous ne savons pas. C'est là le principe de ma confiance. J'ai vécu avec tous les gens d'esprit voix de mon temps et de tous les temps. J'ai beaucoup entendu, beaucoup lu sur les rapports de l'homme avec Dieu, sur l'action de Dieu dans les destinées de l'homme sur l'efficacité ou la vanité de nos efforts, de nos prières. J'y ai moi-même beaucoup pensé, et aussi rigoureusement que les plus rigoureux philosophes. Nous ne savons pas, nous ne pouvons pas savoir. Croyants où incrédules avec ou sans espérance, nous agissons, nous prions. Quand le mal est là, quand le besoin du secours nous presse, il n'y a personne qui ne prie ne fût-ce qu'en levant les yeux au ciel, et par un de ces élans soudain, involontaires, que la réflexion ne gouverne point. Où vont, que font nos prières? Le croyant les voit avec confiance monter jusqu'à Dieu qui les exaucera. L'incrédule les voit tomber à ses pieds et sourit orgueilleusement de sa propre faiblesse. Le croyant se trompe dans sa sécurité et l'incrédule dans son orgueil. Encore une fois, nous ne savons pas, nous ne pouvons pas savoir. Mais cette ignorance insurmontable, native, finale n'est pour moi qu'une raison de plus de m'efforcer et de prier d'agir de tout mon pouvoir et de demander de tout mon cœur. Je suis dans les ténèbres devant le sanctuaire où la lumière est renfermée et d'où elle ne sortira point à ma voix. Mais je sais qu'elle est là, et je l'invoque ; et j'attends le résultat avec une anxiété douloureuse mais non glaciale sans certitude, mais non sans espoir.

2 heures
Je comprends parfaitement l'impression que vous a faite la musique. Il m'est arrivé quelque chose de semblable, pas tout à fait cependant. J'avais été près de trois ans sans entendre aucune musique. J'en avais peur. Une circonstance obligée me fit aller aux Italiens. On jouait Otello. Ma première impression fût extrêmement douce, une impression de laisser-aller, de détente, d'attendrissement sans retour sur moi-même. J'écoutais, je recueillais avidement les sons, comme une plante la rosée. Tout à coup je me rappelai qu'un jour, quand je n'étais pas seul, dans une loge voisine j'avais entendu ce même Otello, j'avais joui de mon plaisir et d'un autre plaisir qui me plaisait encore plus que le mien. Toute impression douce s'évanouit. Je sentis le mal remonter dans mon cœur. Je m'en allai. Depuis, je suis retourné deux fois, je crois, aux Italiens, mais sans plaisir ni peine. Aux concerts des Tuileries, la musique ne m'atteint pas. Vous m'avez parlé un jour de votre musique à vous, de votre manière de jouer, d'appuyer doucement et profondément sur les passages propres à saisir l'âme ! Voilà ce que je voudrais entendre, entendre seul avec vous !
On vous portera cette lettre. On vous la remettra à vous-même, Lundi soir ou mardi matin, si comme je le pense, vous êtes arrivée à Paris. Répondez moi tout de suite. Si je recevais plutôt un avis certain de votre arrivée, je partirais peut-être un jour plutôt. Enfin le temps marche. Que de choses à nous dire. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 16. Val-Richer, Samedi 5 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-08-05.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 28/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/902

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/902?context=pdf

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur75-76
Date précise de la lettreSamedi 5 août 1837
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/902?context=pdf

N° 16 Du Val Richer Samedi 5 Août

Vous êtes en France, peut-être déjà en route pour Paris. Cette lettre ira vous y chercher. Pour moi, j'ai mis même l'espoir d'avoir bientôt avec certitude, quel jour vous y arriverez. Je dis avec certitude, comme si vous n'étiez pas en souffrance, comme si la mer était toujours calme, la poste toujours régulière. Je me parle comme à un malade, avec une confiance que je n'ai pas. Je m'attends au contraire, ces jours-ci, à d'autres impatiences. J'ai eu hier, en parlant de Caen, votre N° 16, peut-être le dernier d'Angleterre, car il m'a jusqu'au lundi 31 et vous avez dû partir le Vendredi. Peut-être aussi m'avez-vous écrit de Broadstairs. Vous n'aurez pas attendu jusqu'au Lundi ou Vendredi, jour de votre arrivée à Boulogne. Je vous fais assister à tous mes calculs. Ce n'est pas vrai. Je retranche beaucoup. Ainsi que je vous sache rétabli à Paris et pas trop fatigué. Je serai au fond. Vous êtes donc maigrie, changée, vous avez de la fièvre. Il y a un sentiment douloureux, abattu, dans toutes vos paroles, même dans les plus douces paroles. Je vous regarde dire, je vous écoute; je veux voir ce qui se passe en vous, au fond de votre âme.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/902?context=pdf

Dearest, que Dieu vous garde, et vous soigne, et veille sur vous à toute heure ! Nous avons tant souffert l'un et l'autre avant de nous rencontrer ! Il ne se peut pas que nous soyions destinés à devenir, l'un pour l'autre, une cause de souffrances nouvelles. J'en devrais être bien désabusé : cependant, je ne puis me persuader que notre cœur soit sans pouvoir sur le sort, la santé, la vie de la créature à qui il se donne ; que cet élan si passionné, si continu, de toutes les pensées, de tous les vœux, ne monte pas aussi haut qu'il faut monter pour se faire entendre et obtenir quelque chose. Personne n'est plus convaincu que moi que les décrets de la Providence sur chacun de nous sont un mystère, un mystère impénétrable aux plus perçans, aux plus ardens regards humains. Mais précisément parcequ'il y a là un mystère, nous ne pouvons, nous ne devons jamais être sûrs que nos efforts et nos désirs soient vains. J'ai vu le succès manquer aux plus tendres soins, aux plus vives prières. Mais j'ai vu aussi le salut venir à leur suite. Et qui sait ?... Madame, nous ne savons pas. C'est là le principe de ma confiance. J'ai vécu avec tous les gens d'esprit de mon temps, et de tous les temps. J'ai beaucoup entendu, beaucoup lu sur les rapports de l'homme

avec Dieu, sur
l'homme sur l
nos prières. Il y
rigoureusement
Nous ne savons
Croyant en inte
agissons, nous
le besoin du se
ne prie, ne fût
par un de ce
réflexion ne go
prières ? Le
jusqu'à Dieu
tomber à ses p
propre faiblesse
sécurité, et l
fois, nous ne
savoir. Mais
finale n'est p
m'efforcer et
et de demand
les ténèbres,
est renfermé
voix. Mais j
j'attends le m
non glaciale, s

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/902?context=pdf

avec Dieu, sur l'action de Dieu dans les destinées de l'homme, sur l'efficacité ou la vanité de nos efforts, de nos prières. J'y ai moi-même beaucoup pensé, et nulle part plus sérieusement que les plus sérieux philosophes. Nous ne savons pas, nous ne pouvons pas savoir. Croyant ou incrédule, avec ou sans espérance, nous agissons, nous prions. Quand le mal est là, quand le besoin du secours nous presse, il n'y a presque pas de prière, ne fût-ce qu'un levant les yeux au ciel et pas un de ces élans soudains, involontaires, que la réflexion ne gouverne point. Qu'en veut-on que sont nos prières ? Le croyant les voit avec confiance monter jusqu'à Dieu qui les exaucera. L'incrédule les voit tomber à ses pieds, et sourit orgueilleusement de la propre faiblesse. Le croyant se trompe dans sa sécurité, et l'incrédule dans son orgueil. Devant une foi, nous ne savons pas, nous ne pouvons pas savoir. Mais cette ignorance insurmontable, native, finale, n'est pour moi qu'une raison de plus de m'efforcer et de prier, d'agir de tout mon pouvoir et de demander de tout mon cœur. Je suis dans les ténèbres, devant la charbonnière où la lumière est renfermée, et d'où elle ne sortira point à ma voix. Mais je sais qu'elle est là, et je l'invoque ; et j'attends le résultat avec une anxiété douloureuse, mais non glaciale, sans torture, mais non sans espoir.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/902?context=pdf

2 heures.

Je comprends parfaitement l'impression que vous a faite la musique. Il était arrivé quelque chose de fâcheux, pas tout à fait cependant. J'avais été près de trois ans sans entendre aucune musique. J'en avais perdu, une circonstance obligée me fit aller aux Italiens. On jouait Otello. Ma première impression fut extrêmement forte, une impression de tristesse, d'effarement, sans retour sur moi-même. J'écoutais, je recueillais involontairement les sons, comme une plante la rosée. Tout à coup je me rappelai quelques jours quand je n'étais pas seul dans une loge voisine, j'avais entendu ce même Otello, j'avais joui de mon plaisir et d'un autre plaisir qui me plaisait encore plus que le mien. Cette impression douce et savante, je sentis le mal remonter dans mon cœur. Je m'en allai. Depuis je suis retourné deux fois, je crois, aux Italiens, mais sans plaisir ni peine. Trop l'accent de Shakespeare, la musique ne m'atteint pas. Vous m'avez parlé un jour de votre musique à vous, de votre manière de jouer, d'appuyer fortement et profondément sur les passages propres à faire l'âme. Voilà ce que je voudrais entendre, entendre seul avec vous!

On vous portera cette lettre. On vous la remettra à vous-même, lundi soir ou mardi matin,

n° 16

déjà en route
chercher. Puis,
avec confiance
confiance, comm
si la mer était
régulière. Je
une confiance
contraire, les j
hier, on parta
dernier d'Royal
vous avez Ro
blanches vous
attendu jusqu'
arrivée à Bou
mes calculs. C
sûr que je v
trop fatigué.
donc naître,
Il y a un
toutes vos pen
de vous regard
ce qui se pas

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/902?context=pdf

Si, comme je le pense, vous êtes arrivé à Paris, Rejoignez
moi tout de suite. Si je recevais plutôt un avis
certain de votre arrivée, je pourrais peut être un
jour plutôt. Enfin, le tout marche. Sur ce adieu
à vous cher ! Adieu. Adieu.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/902?context=pdf